



Habiter le temps

«Le vrai temps réel n'est-il pas celui du cheminement plutôt que celui de l'immédiateté? Toute maturation ne requiert-elle pas une certaine forme de lenteur?» Etienne Klein

Le temps est un des grands sujets de notre temps! Le sentiment d'une frénésie croissante de nos modes de vie pose à chacun des questions: comment mieux habiter le temps qui nous est donné? comment vivre pleinement le temps présent? Voulons-nous vivre si vite? comment sortir du tout «tout de suite»? Comment faire le tri entre toutes les propositions technologiques? Pourquoi faut-il toujours faire plus, plus vite: manger en lisant ses mails, conduire en téléphonant, tout dire en bref sous forme de publicité...

L'innovation va si vite qu'elle cultive notre impatience et qu'on oublie de prendre le temps de l'interroger. On pourrait alors confondre le faisable avec le bien et le nouveau avec le progrès, car il nous manque «l'endurance» nécessaire pour approcher le vrai.

Mais comment comprendre le temps qui nous échappe à chaque instant? Saint Augustin nous éclaire dans ses confessions: «*peut-être on pourrait dire avec vérité, qu'il y a trois temps, le présent des choses passées, le présent des choses présentes, et le présent des choses futures. Car je trouve dans l'esprit ces trois choses que je ne trouve nulle part ailleurs: le présent du passé, c'est la mémoire; le présent du présent, c'est l'attention; le présent du futur, c'est l'attente.*»

Le dossier évoque plusieurs aspects du temps: le temps de la nature, le temps dans la Bible, le temps dans la liturgie orthodoxe, le temps et la bioéthique, le temps dans l'accompagnement de la fragilité, le temps de la musique, le temps du silence.

Antoine Scherrer, philosophe, commente une phrase décisive de *Laudato si'* et nous invite à considérer d'un regard neuf les rythmes naturels et à marcher à leur cadence.

Le père Jean Radermakers montre la richesse de la conception du temps dans la Bible. «Le temps est la conscience et la mesure de la croissance de Dieu dans la vie de l'homme.»

Christophe d'Aloisio, prêtre de l'Église orthodoxe, présente la foi vécue dans la proximité de la liturgie: «en communiant au Corps et au Sang du Christ, le fidèle vient se ressourcer non à l'origine passée de l'Église, mais à son avenir qui est déjà présent».

Tugdual Derville, délégué général d'Alliance Vita, articule la question du temps avec un enjeu majeur de la bioéthique: la congélation des embryons. Il prend position sur ce sujet et nous invite à la sagesse.

Catherine Proot, psychothérapeute, nous montre que le temps n'est pas vécu de la même manière quand on est malade. Si nous sommes centrés sur la personne, nous prendrons en compte sa manière de vivre le temps.

Dominique Lawalrée présente différentes conceptions du temps musical.

Paul-Emmanuel Biron nous invite à la patience, à l'écoute du silence, à vivre de cette Présence qui ne fait pas de bruit.

Prenons le temps de savourer.

Véronique Bontemps

Un temps pour tout

Le lecteur attentif de *Laudato si'* – du moins celui qui ne l'aura pas lue trop vite – n'aura pas manqué de noter que le premier chapitre de l'Encyclique débute par une remarque, en forme d'incise, sur le temps. Nous voudrions commenter brièvement ce passage décisif.

«L'accélération continue des changements de l'humanité et de la planète s'associe aujourd'hui à l'intensification des rythmes de vie et de travail. Bien que le changement fasse partie de la dynamique des systèmes complexes, la rapidité que les actions humaines lui imposent aujourd'hui contraste avec la lenteur naturelle de l'évolution biologique.»

DEUX TEMPS

«Tout s'accélère», répétait déjà, de plus en plus fréquemment à mesure que le scénario se déroulait, le narrateur de *Home*, le beau film de Yann-Arthus Bertrand. C'est aussi le constat du pape François, qui commence par distinguer deux sortes de temps ou de rythme. Il y a un temps naturel – celui des rythmes biologiques – et un temps proprement humain. Nous ne le remarquons pas car nous vivons immergés dans un temps essentiellement artificiel qui nous fait oublier celui de la nature. J'en ai pris conscience lorsque des employés sont venus couper les arbres qui déployaient leurs ramures devant le perron de notre maison. La contemplation de ces immenses fûts suffisait pour me plonger dans une temporalité profondément mystérieuse, et par rapport à laquelle le tempo frénétique des tronçonneuses était décalé. Le contraste devint presque dramatique lorsque je me suis rendu compte que les tronçonneurs avaient mis à détruire le vieillard vénérable infiniment moins de temps que celui-ci n'en avait mis pour construire sa souple architecture,

qui avait résisté à tant d'orages, dont les racines plongeaient dans la profondeur obscure du sol et dont le front s'élançait toujours confiant vers le ciel. Ce temps enveloppait bien plus que celui du seul arbre: autour de lui se déployaient en mesure d'autres cadences à présent révolues et qui ne se continuent plus que dans mon souvenir: la course du soleil dont les branches modulaient la lumière, le balancement des branches; le manège incessant des oiseaux qui avaient fait leurs nids à l'abri de son feuillage... tout cela faisant un concert diffus sous un ciel que la suite des jours et des nuits couronnait.

TEMPS DISSOCIÉS

L'étonnant n'est pas seulement qu'il y ait deux temps, l'un naturel, l'autre humain ou artificiel, mais qu'ils puissent être *dissociés*. Comment cela est-il possible? Peut-on, comme dit le proverbe «jouer plus vite que la musique» quand c'est celle des processus qui conditionnent notre existence? Bien entendu, nous ne pouvons pas nous désolidariser totalement du temps vital – sans quoi nous ne pourrions pas même vivre –, et cependant le pape laisse entendre clairement qu'entre l'un et l'autre un fossé peut se creuser. Nous en avons un signe éclatant dans le fait que les techniques de l'agronomie tentent, par tous les moyens, de trafiquer la structure des plantes pour que celles-ci poussent plus vite qu'elles ne le font dans la nature, comme si le rythme d'un être vivant était un accordéon que l'on pouvait étirer et compresser à notre gré. Nous savons déjà à quoi nous conduit ce genre de tours de passe-passe sur les OGM: l'efficacité des semences modifiées est plus rentable mais seulement à court terme, et leur valeur nutritive est extrêmement pauvre, car elles n'ont pas le temps de mûrir. Or, dans la nature, le temps n'est pas cette donnée abstraite affichée sur nos compteurs, un élément que l'on peut bricoler à l'envi comme une pièce de lego. Il est intrinsèque au mouvement qui porte les êtres vers la lumière, et plus une nature est riche et complexe, plus sa durée a de densité – et plus elle en enveloppe d'autres dans son giron, comme notre arbre –, moins celle-ci est «compressible» comme on dit aujourd'hui. On ne peut donc pas en faire fi sans provoquer de graves dégâts. «*Il y a un temps pour tout*» dit l'Écclésiaste, «*un temps pour toutes choses sous les cieux: un temps pour planter et un temps pour arracher ce qui a été planté*».

À mesure que l'homme avançait dans la voie ouverte par la technique, il tendait de plus en plus à imposer à la nature – traitée comme un matériau brut – une temporalité artificielle qui allait se désolidarisant des grands rythmes cosmiques. Il nous suffit d'un clic pour communiquer avec notre voisin à l'autre bout de la planète, et il n'en faut pas moins pour répondre à celui qui



Source: pxtone.com



Source : pixhere.com

nous demande de lui passer le sel à table. Lorsque nous regardons la retransmission d'une émission télévisée «en temps réel», nous ne prenons pas garde que le temps qu'il nous faudrait réellement pour nous y rendre par nos jambes, quoique non moins réel, serait incomparablement plus long. Autre exemple: le nombre de pages pouvant être ouvertes simultanément sur internet, qui est sans commune mesure avec le temps dont notre cerveau a besoin pour analyser une idée, la décanter pour ainsi dire et l'assimiler d'une manière vraiment humaine. Ainsi des véhicules, qui vont si vite que nous n'avons pas le temps de poser notre regard sur les paysages que nous traversons. L'avion nous transporte en un soupir d'un bout de la planète à l'autre, mais c'est au prix d'un appauvrissement considérable de notre expérience – puisque l'espace et le temps qui se déploient entre le départ et l'arrivée en sont presque réduits à n'être qu'un grand vide et que la terre est si lointaine qu'elle en devient presque abstraite. Enfin la cadence infernale des machines, qui imposent aux ouvriers des rythmes insoutenables pour le corps humain. Mais le temps que met un grain de blé à mûrir ou celui qu'un arbre prend pour s'enraciner, lui, ne s'est pas accéléré...

TOUJOURS EN RETARD ?

La démesure du projet moderne a de quoi nous arracher le cri du héros de Shakespeare dans *Hamlet*: «*Time is out of its joints*», le temps est hors de ses gonds. Cette accélération globale a cependant une conséquence très paradoxale: elle nous ralentit! Par rapport au rythme que nous nous imposons ainsi qu'aux choses naturelles, nous découvrons que *nous sommes toujours en retard*. La frénésie de l'horaire induit une conception du temps comme de quelque chose qui nous échappe perpétuellement. Nous vivons incessamment en sursis: nous courons après le temps, et l'angoisse nous menace toujours de

ne jamais pouvoir le rattraper. Il en va tout autrement du temps «naturel»: sa durée est solidaire de l'éclosion d'un mystère dont le dynamisme interne est inséparable d'un temps finalisé. Les neuf mois de la gestation ne sont pas une quantité plaquée de l'extérieur sur un processus dont la mesure équivaut à n'importe quelle autre: ils sont le rythme même de la nature en régime d'enfantement. Le temps de la croissance fœtale découle de la nature même de la maternité. Au contraire, le temps de nos montres se déroule sans autre référence qu'à lui-même.

RYTHMES NATURELS

Si l'artificialisme technique a fini par nous faire perdre le *tempo*, c'est qu'il ne se règle pas sur les processus naturels, mais bien plutôt qu'il veut à tout prix que les mouvements naturels se calquent sur lui. C'est pourquoi la modernité a perdu la mesure: elle ne sait plus sur quoi régler sa course; du coup la course s'emballe et n'a de cesse d'accélérer, un peu comme un chauffeur qui ne regarderait jamais en-dehors de l'habitacle de sa voiture finirait par accélérer toujours sans s'en apercevoir le moins du monde. La solution de ce dramatique problème consiste à considérer d'un regard neuf les rythmes naturels et à marcher à leur cadence, ou, pour le dire avec le poète, à nous «hâter lentement», en prenant le temps de contempler les êtres pour nous modeler sur eux. Pratiquement, cela implique par exemple de laisser notre voiture au garage pour redécouvrir l'excellence de la marche. Nous comprendrons ainsi à quel point le pas de nos jambes et le balancement de notre bassin est la chose la plus convenable pour nous: elle favorise notre santé, est propice à la rencontre comme à la conversation, nous dispose naturellement à la méditation.

Antoine Scherrer

Le temps dans la Bible

Dès la première page, la Bible se démarque de la conception des peuples contemporains d'Israël au Proche-Orient (Égypte, Mésopotamie, Iran, Grèce), lesquels divinisaient le temps et les astres qui le balisent.

TEMPS DE DIEU ET DE L'HOMME

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre » (Gn 1,1); la Bible nous introduit d'emblée dans un domaine où le Dieu Un, créateur et inventeur du cosmos, se met à préparer un habitat pour les humains dont Il entend s'occuper. Il quitte en quelque sorte sa réserve et ouvre sa manière d'exister – l'éternité – pour créer un monde neuf, avec des êtres capables d'entrer en rapport étroit avec Lui. Le temps devient le mode d'exister de l'homme dans l'espace terrestre. Les « sept jours de la création » le racontent de manière imagée: alternance de jour et de nuit, astres lumineux pour servir de lampadaires et de radiateurs, cycles de mois et de saisons pour indiquer les fêtes, puis cette merveille de *la vie* capable de se développer et de grandir.

Le Dieu unique ne peut faire que des cadeaux uniques: chaque pierre, arbre, animal, chaque humain, tous différents, vont apprendre à découvrir les lois d'une existence autonome et libre, mais limitée parce que créatures. Une vie en croissance constante, articulée ou mesurée par le *temps*. Ainsi permet-il aux êtres créés d'exister ensemble, de se succéder, d'entamer des relations avec les autres, et d'abord avec le Créateur. Bref, pour la Bible, le temps est la conscience et la mesure (évaluation) de la croissance de Dieu dans la vie de l'homme. Il reste avant tout un don de Dieu.

TEMPS DU COSMOS ET DE L'HISTOIRE

De la sorte, au-delà du *temps cosmique ou astronomique*, donnée de base objective, le temps de l'homme biblique devient le champ, l'espace, le lieu à la fois collectif et individuel, où l'homme, avec les autres créatures qui le composent et assurent le maintien de sa vie, pourra demeurer en contact avec Dieu, Créateur et Père de tous les êtres. Tel apparaît le *temps biblique*. « À voir le ciel, ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu fixas, qu'est-ce que le mortel pour que tu penses à lui, le fils d'homme, que tu en prennes souci? À peine le fis-tu moindre qu'un dieu, le couronnant de gloire et d'honneur, pour qu'il domine sur l'œuvre de tes mains, tu as mis toute chose à ses pieds... » (Ps 8,4-7).

Ainsi le temps est pour l'homme le rythme de son dialogue avec Dieu, la mesure perçue subjectivement du déroulement des rapports d'Alliance que le Maître de l'histoire entretient avec lui. Tel est le *temps historique*, le cadeau que Dieu met comme cadre à son dessein de *faire histoire* avec l'homme pour le mener à son accomplissement.

SANCTIFIER LE TEMPS

Après avoir béni l'homme et la femme dans leur travail de croissance, Dieu bénit le sabbat, signe du temps (Gn 2,3) qu'Il vient habiter pour accompagner l'humanité dans sa marche vers sa plénitude. Au lieu de « sacraliser » ou de diviniser le temps comme le font les païens, Israël est intimé à « sanctifier » le jour du sabbat, c'est-à-dire à recevoir comme un don la durée de vie qui lui est allouée en rapportant les six jours de la semaine et de son labeur à l'œuvre divine. Et au terme de cette durée limitée, il rejoindra Dieu qui d'abord est venu à l'homme, et le rencontrera dans la douceur de sa miséricorde. La finale de la Bible y fait allusion: l'Apocalypse (= révélation) de saint Jean marque la consommation du temps par la grande rencontre de l'homme et de Dieu dans la vie éternelle: « Viens, Seigneur Jésus! » (Ap 22,20). Ainsi le temps humain est destiné à s'accomplir dans le mode d'exister de Dieu lui-même: « *Nous lui serons semblables car nous le verrons tel qu'il est* » écrit encore saint Jean (1 Jn 3,2).

LE TEMPS LITURGIQUE

Le temps biblique apparaît ainsi comme un cheminement dans la foi en Dieu et la pratique de son commandement d'amour: l'expression du progrès de la grâce divine agissant dans la vie intime et le comportement des hommes, d'où l'importance des généalogies dans l'Écriture. La vie éternelle n'est pourtant pas à reléguer dans l'au-delà. Dans l'Ancien Testament et le judaïsme, elle désigne en fait la vie après la mort. Mais Jésus, le Verbe de vie fait chair, inaugure le



Source: pxhere.com



temps liturgique chrétien qui évoque encore les saisons et reprend les grandes fêtes d'Israël commémorant les hauts-faits de Dieu pour son peuple.

Déjà le juif mettait à profit le temps qui lui était attribué. Le croyant pieux (hassid) s'appliquait à observer la Torah, les moments de prière, le repos du sabbat, en s'acquittant de ses obligations familiales et professionnelles et en pratiquant les œuvres de miséricorde. Le juif dispose encore d'une panoplie de cent bénédictions à distribuer tout au long de sa journée. Pour nous, tout est désormais centré sur la personne de Jésus suivant les récits de l'Évangile. De l'Avent à la Pentecôte, nous suivons la vie de Jésus en actualisant en nos vies les mystères de son existence terrestre: nativité, enfance et vie cachée à Nazareth, baptême, vie publique et montée à Jérusalem, passion et résurrection à Pâques, puis ascension. À partir de la Pentecôte, en écoutant les enseignements de Jésus dans le « temps ordinaire », nous laissons son Esprit nous conformer à lui, en soulignant la perspective messianique et la visée universelle (Trinité, Fête-Dieu, Christ-Roi). Comme l'écrit de nouveau saint Jean : « Si nous croyons en Jésus, nous sommes (déjà) passés de ce monde à la Vie » (cf. 1 Jn 5,13). *Le temps de l'Église* anticipe la fin du temps.

LE TEMPS DE LA FIN

La perspective finale est sans cesse présente dans la sanctification du peuple; c'est l'aspiration au *temps de la fin* orchestré par les prophètes dont les oracles promettent l'abolition des violences que subit le peuple et du mal qui

sévit dans le monde. Ces textes parlent du *temps messianique* où Dieu sera vainqueur du mal. Ils annoncent le « Jour du Seigneur » précédé par un paroxysme de détresse que Dieu seul dominera à la *fin des temps*. Cette littérature dite apocalyptique révèle la finalité de l'histoire: le salut du genre humain.

Dans ce cadre de pensée, l'action salvifique de Jésus manifestée dans ses guérisons et sa prédication concernant le *Royaume des cieux* déjà présent en germe est appelée à se déployer en nos vies. C'est l'objet du *temps chrétien* comme antichambre de la vie éternelle. Cette attente de l'éternité revient dans les discours de Jésus avant sa passion comme dans les visions apocalyptiques qui s'inspirent des fortes images des prophètes.

Un psaume note que notre vie éphémère se passe « *d'éternité en éternité* » (Ps 40,13). Le prologue de Jean affirme: « *Au commencement était le Verbe... Et le Verbe s'est fait chair et il a habité en/parmi nous* » (Jn 1, 1.14). Le Ressuscité nous achemine vers le Père. On parle aussi du retour du Christ à la *fin des temps*, lorsque notre temps se confondra avec l'éternité. Il est *Alpha et Oméga*, début et fin de toute réalité créée. Il est la durée totale, la consistance de l'histoire humaine, et nous sommes engagés à devenir les milliards de cellules de l'immense Corps du Christ, lorsque « *tout Israël sera sauvé* », c'est-à-dire la totalité des nations comme l'affirme saint Paul (Rm 11,26).

Jean Radermakers, sj

La notion de temps dans l'Église orthodoxe

Dans l'Église orthodoxe, la foi est souvent vécue dans une intense proximité avec la liturgie : la pratique liturgique exprime ce que croient les fidèles et, inversement, elle enseigne la foi transmise par les générations antérieures.

EUCCHARISTIE ET DOUBLE TEMPORALITÉ, HISTORIQUE ET ESCHATOLOGIQUE

D'une certaine manière, cette approche de la tradition liturgique peut se retrouver dans toute communauté religieuse, voire même dans chaque société humaine : ce que l'on réitère culturellement est une mémoire du passé et un héritage pour les générations à venir. Cependant, la théologie de l'Église présente une particularité par rapport à d'autres sociétés humaines, et les chrétiens orthodoxes y sont spécialement attachés : le temps de la liturgie relève d'une double temporalité, historique et eschatologique.

Certains théologiens orthodoxes raccrochent cette double temporalité à la parole énigmatique du Christ ressuscité, adressée à ses apôtres : « Il ne vous appartient pas de connaître les temps (en grec, *chronous*) et moments (en grec, *kairous*) que le Père a fixés de sa seule autorité » (Ac 1,7). Le *chronos* correspond à la temporalité diachronique, au temps ordinaire de l'Histoire commune, tandis que le *kairos* indique le temps favorable, le moment propice, le jour du Seigneur, fenêtre sur l'éternité. Dans le vécu de la communauté ecclésiale, depuis ses origines historiques, ces deux temporalités s'interpénètrent.

ANTICIPER LE FUTUR DANS L'AUJOURD'HUI DE LA FOI

En effet, si l'on peut difficilement faire abstraction – et, d'ailleurs, pourquoi le ferait-on ? – de la temporalité historique qui traverse la liturgie, il convient de rappeler que, dès sa fondation historique, la communauté chrétienne a procédé à une célébration toute particulière, l'Eucharistie. Le mémorial eucharistique s'inscrit dans la lignée du commandement de Jésus, le Jeudi Saint : « *Faites ceci en mémoire de moi. Chaque fois en effet que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne* » (1 Co 11,26). Or, en quoi consiste ce mémorial de la Passion et de la Résurrection du Christ ? Précisément à rendre Jésus présent dans le temps de son

absence, c'est-à-dire « jusqu'à ce qu'il vienne ». Ce fragment biblique n'est pas le seul qui renferme l'enseignement du Christ à propos de la nouvelle temporalité eschatologique inaugurée par la Croix et la Résurrection, mais c'est probablement le plus ancien des textes du Nouveau Testament relatifs au mystère eucharistique.



© Christophe d'Alcisé

Dans la primitive Église, les premières célébrations liturgiques consistaient en une fraction du pain et un partage de la coupe eucharistique, mais aussi en une icône scénique de l'Avènement du Christ en gloire, comme si cet avènement n'était pas pour demain, mais déjà actuel. Toutes les traditions liturgiques chrétiennes ont conservé ce tableau eschatologique du Christ en gloire, que ce soit sous la forme d'un président de l'Eucharistie qui prend place sur un siège élevé, un trône, ou sous la forme d'une Bible trônant au centre du champ de vision des fidèles. Dans tous ces éléments d'expression liturgique, on discerne la foi de l'Église dans le fait que le mémorial eucharistique n'est pas seulement attente languissante du Christ en gloire, mais sa manifestation, dans l'aujourd'hui de la foi.

En communiant au Corps et au Sang du Christ, le fidèle vient se ressourcer non à l'origine passée de l'Église, mais à son avenir qui est déjà présent. Dans la tradition liturgique orthodoxe, cette anticipation des fins dernières se traduit même en évoquant des événements « futurs » par l'emploi de verbes conjugués au passé ou au présent. Dans le symbole de foi de Nicée-Constantinople, par exemple, le texte original dit bien, au sujet du Fils : « il revient en gloire juger les vivants et les morts, et son règne n'aura pas de fin ». Pour la conscience ecclésiale, l'éternité est entrée dans l'histoire, dès lors que Jésus a vaincu la mort par sa propre mort.

SANCTIFIER LE TEMPS

Le mémorial eucharistique constitue, sans conteste, le centre focal de toute la vie liturgique des chrétiens ortho-



doxes. Cependant, l'année est également rythmée par de multiples cycles de fêtes et d'offices dont la finalité consiste dans la sanctification du temps: le dépôt plurimillénaire des célébrations représente un réservoir inépuisable de pratiques communautaires de prière et d'oraison personnelle.

Par exemple, la célébration des vêpres, des matines et de l'office des heures n'est pas réservé aux communautés monastiques, mais elle se pratique dans les paroisses, même dans nos villes du XXI^e siècle. Nécessairement, il convient aux communautés paroissiales d'aujourd'hui d'opérer des choix dans les longs offices prévus pour chaque jour et de fixer les célébrations uniquement pour certaines occasions et non pour chaque jour de l'année, mais l'essentiel du sens de l'office demeure toujours perpétué: sanctifier chaque moment du temps de la vie humaine. Ainsi, dans notre exemple, les vêpres se présentent-elles comme une eucharistie verbale et gestuelle, au cours de laquelle l'assemblée tourne le dos au soleil couchant pour contempler l'autel illuminé, qui figure le tombeau d'où jaillit une impérissable lumière. Quant aux matines, elles sont comme une eucharistie du commencement de chaque jour, par laquelle l'assemblée cherche à se joindre aux expressions de beauté que comporte toute la création: les étoiles, la lumière, les animaux et tous les éléments de la terre chantent le Créateur, et l'être humain se joint à ce concert, en invoquant, par la raison et la poésie, la bénédiction divine sur la journée qui commence.

Par l'oraison personnelle également, chaque fidèle s'inscrit dans la manifestation de moments d'éternité au cœur de la vie quotidienne.

UNE ESCHATOLOGIE INAUGURÉE À TRAVERS UN NOUVEL HUMANISME

Certes, la Résurrection du Christ n'a pas aboli toutes les contingences historiques, et les innombrables malheurs du monde sont là pour le rappeler: les calamités, les guerres et tous les autres maux dont souffrent les humains et toute la création existent et existeront, hélas! encore longtemps. «Jusqu'à ce qu'il vienne». L'assemblée des chrétiens a pour vocation de devenir, par sa communion au Corps du Christ, le signe de cette venue de Jésus au monde, l'anticipation de ce monde nouveau, où les affligés sont consolés, où les doux possèdent la terre, où les cœurs purs voient Dieu, où les artisans de paix sont appelés fils de Dieu (cf. Mt 5,2-12). Au sein de la communauté ecclésiale, les héritages de l'histoire, sans être abolis, peuvent être vécus différemment: les séparations sociales ou culturelles ne doivent plus servir de barrière entre les personnes, les différences et les différends doivent pouvoir être assumés et transcendés. «*Vous tous en effet, baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ: il n'y a ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus*» (Ga 3, 27-28). Ces différences qui, dans la vie ordinaire de notre monde, séparent les êtres humains ne peuvent pas constituer des barrières entre les fidèles au sein de la communauté ecclésiale. Car, en accomplissant cette sublimation des différences, le Christ total se manifeste déjà au monde. Cette manifestation n'est peut-être qu'un signe, dans ces temps souvent mauvais, mais un signe qui peut apporter l'espoir aux désespérés.

Christophe d'Aloisio
prêtre de l'Église orthodoxe

Rendre l'embryon au temps

Le 25 novembre 2017, aux États-Unis, Emma est née, après 24 années d'existence ! La femme qui a accouché de la petite fille n'avait qu'un an lors de la conception de son bébé. Comment est-ce possible ?



© C. Damaggio

Emma a été conçue par fécondation *in vitro*, puis congelée vivante, au stade embryonnaire. Pendant près d'un quart de siècle, elle a été bloquée dans son processus de développement originel dans une « banque d'embryons ». Figurer une existence humaine

dans l'œuf, au moment où, normalement, la vie va si vite ! La conserver dans l'azote liquide à - 196 degrés C°... Est-ce vraiment respectueux de sa dignité ? Ne joue-t-on pas à ses dépens avec le temps ? Quid de sa filiation, de sa généalogie, de son enracinement dans l'histoire ? Voit-on avec Emma les prémices d'une humanité hors-sol, affranchie des limites inhérentes à la condition humaine, dont le temps est la plus manifeste ?

ARRÊTER LE TEMPS ?

« Peut-on arrêter le temps ? » La question est parfois posée pour nous inviter à l'humilité. Le passé est révolu, l'avenir incertain. Nous sommes tous contraints d'habiter un présent qui file, comme l'eau d'un courant. Ainsi va le sens de la vie. Le temps structure et borne nos existences. Date de notre naissance – neuf mois après notre vrai début ; date de notre mort, pour l'éternité.

Mais ce n'est plus vrai pour tous : par leur congélation à l'état embryonnaire, des millions d'êtres humains, sur la terre, sont privés de ce temps qui passe. Leur fleuve est gelé : ils sont exclus de l'Histoire, privés de sensations, de relations. Enfermés dans un espace-temps réduit, comme une fausse éternité.

Notre temps s'écoule sans eux. Empêchés d'être acteurs de leur vie, ils sont condamnés à l'attente, incertaine et inconsciente, dépendants du bon vouloir des « déjà nés ». On a cru devoir les inféoder au pouvoir de leurs pauvres parents, qui, souvent, hésitent, soumis à l'exorbitance de choix impossibles : réimplanter leurs enfants, les donner à d'autres, ou les livrer à la science ? La plupart de ces parents n'ont pas pu discerner l'injustice de cette congélation. On la leur a présentée comme nécessaire et anodine, dans le processus de fécondation *in vitro*. Comme toute souffrance, celle de l'infertilité rend difficile l'accès à sa conscience. La résistance aux injonctions techniques est amoindrie. Les désirs de réussite des parents et des médecins sont entrés en

résonance. La justification des moyens (la congélation) par la fin (optimiser les chances d'une naissance) explique qu'on en soit arrivé à cette congélation de masse d'êtres humains vivants...

LE DROIT DE VIEILLIR

L'Humanité s'est ainsi permis – sans en débattre – de créer une nouvelle catégorie de « soumis ». Privés des droits inhérents à la condition humaine, à commencer par celui de vieillir. Car jouir du droit de vivre, c'est vieillir. Eux sont maintenus dans un entre-deux : empêchés de vivre comme de mourir. Transgression sans précédent. Ces embryons surnuméraires sont bel et bien traités comme des « sous-hommes ».

La nature est pourtant bien faite : la gestation corporelle – au sein d'une femme – est le lieu d'une « unité de temps » qui garantit le continuum de la conception à la naissance. Cette « enceinte maternelle », précieux repère d'écologie humaine, est un refuge naturel qui protège de l'arbitraire. Pour l'embryon, demeurer dans la chaude matrice de sa mère garantit contre la privation du temps.

Mais s'il est conçu hors du corps maternel, conservé dans un substrat artificiel, abandonné à la technique, il peut être sorti du temps, au stade le plus vulnérable de son existence. Sans nom, sans visage et sans voix, il devient un produit. Comment pourrait-il se défendre ? Ne lui a-t-on pas volé sa vie ? Car la vie n'est pas faite pour le surplace. « Ô temps ! Suspend ton vol ! » est une vaine prière. Vérifié, noté, trié, congelé, l'embryon intègre un « stock humain » qui excite la convoitise de beaucoup. Ne nous leurrons pas, Emma est l'exception : la plupart des embryons figés ne verront jamais le jour et seront traités comme du « matériel de laboratoire », voire des déchets.

PRIVÉS D'HISTOIRE

De quel droit priver un être humain de repères historiques, biologiques et généalogiques qui relèvent du patrimoine mondial de l'humanité ? Ces embryons sont tenus pour rien aux yeux des autres hommes. Ils ne participent pas à l'histoire humaine, en tant que personnes. Et pourtant, aucun scientifique ne peut prouver qu'ils ne méritent pas d'être considérés comme des êtres pleinement humains. Si on ne les *considère* pas comme des personnes, c'est qu'on les *convoite* comme des choses. Faibles, ils sont soumis au désir des forts. Ils sont déjà livrés, en toute légalité, à la demande de certains chercheurs, au prétexte que leurs cellules recèleraient des propriétés curatives. Le biologiste Jacques Testard, à l'origine du premier « bébé éprouvette »



français, a comparé ces embryons « surnuméraires » aux Indiens d'Amérique du temps des conquistadors, sujets d'une célèbre controverse : ceux qui déniaient leur humanité lorgnaient leur or. Et là, c'est tout le corps de l'être humain qui est convoité comme un trésor. Et tout notre corps social qui perd en chaleur humaine.

Congeler les embryons, c'est effacer le repère le plus structurant de l'écologie de l'homme. Maltraitance originelle. Rupture de l'harmonie de l'homme avec son rythme naturel. Dénier de sa nature. Nous ne sommes pas faits pour être esclaves du grand froid, mais pour évoluer.

CONFIONS-LES À L'ÉTERNITÉ

Entre le corps et le temps, l'alliance qui s'imposait de la conception à la mort est rompue par l'artifice technique du froid. En 1965 paraissait en France le livre de Robert Ettinger *« L'Homme est-il immortel ? »*, préfacé par Jean Rostand. Sa thèse scientifique s'exhibait sous son titre : « La plupart d'entre nous (...) avons une chance sérieuse de survie physique après la mort, une possibilité scientifique de « revie » et de rajeunissement de nos corps congelés ». En 4^{ème} de couverture, on lit que « le Dr. James Connel prévoit qu'avant cinq ans, la congélation et la réanimation du corps humain seront pratiquées avec succès. » Hibernatus ? Un demi-siècle après l'échec de ce défi lancé au temps, le fantasme d'en « libérer » l'humanité se poursuit. La cryogénéisation des cadavres est vendue à des millionnaires par des firmes leur promettant la résurrection terrestre. Et c'est même la mort de la mort que vise le transhumanisme. Ultime limite à casser.

Aux extrêmes de la vie, le temps de la gestation et celui de l'agonie – deux « impatiences charnelles » – invitent à la sagesse. Mais bloquer la vie – quel qu'en soit le motif – c'est jouer avec l'humanité. La vie consiste à « consentir à l'imprévisible » en évoluant sans jamais s'arrêter, jusqu'à sa mort. Et pour Hannah Arendt « La mortalité est le cachet de l'humanité ». D'ailleurs depuis ses tout débuts, l'*Homo sapiens* se définit comme un « mortel ».

La compulsion de toute-puissance qui fait rêver de maîtriser la vie et de dompter la mort est déshumanisante. Inventer une « éternité » sur terre, c'est comme y importer l'enfer. Mais alors, que faire pour les embryons qu'on a injustement congelés hors du corps des femmes – leur milieu naturel – pour qu'ils survivent artificiellement, sans vivre vraiment ? Casser cette chaîne du froid. Les ramener à l'air ambiant. Les redonner à la vraie vie. Les laisser mourir pour les laisser enfin vivre. Les rendre à l'éternité !

Tugdual Derville,
Délégué général d'Alliance VITA

Publications de l'auteur :

Le temps de l'Homme, pour une révolution de l'écologie humaine, Plon, 2016 ; *L'aventure à Bras Ouverts, un voyage en humanité*, Editions Emmanuel, 2017

Blog : www.tugdualderville.fr

Quand la notion du temps est bouleversée

Le temps semble une éternité pour qui est susceptible de recevoir une mauvaise nouvelle, alors qu'il passe comme un éclair quand on est dans le feu de l'action. Le vécu et le rapport au temps sont des facteurs importants en fin de vie. Ils peuvent être source de nombreux malentendus.



Autour du lit du malade, l'urgence, la patience, la plénitude, l'ennui, ne sont pas des constantes. Pour le dire avec une métaphore: parfois les médecins sont sur des autoroutes qui mènent du diagnostic au traitement et aux résultats. Leur rapidité de réaction sonnera le glas

de la gravité de la situation pour certains tandis que d'autres y puiseront l'encouragement d'un objectif à atteindre. Les proches circulent tantôt sur les nationales tantôt sur les départementales, et n'apprécient pas toujours le trajet. Les malades égrènent un chapelet de routes sinueuses, découvrant l'inconnu à chaque virage, frustrés ou enthousiasmés par ce qu'ils rencontrent. En outre, la famille et le personnel soignant jonglent avec différentes échelles du temps vaquant du travail à l'hôpital et puis aux courses avant de rentrer s'occuper des enfants, tandis que le patient est dans un labyrinthe où toutes les voies mènent à lui... son monde se rétrécit.

Les soignants et les proches peuvent être tentés de minimiser la contraction du monde du patient. D'aucuns, avec les meilleures intentions du monde, tentent de remplir la journée d'activités enrichissantes ou distrayantes, mais potentiellement épuisantes d'autant qu'elles risquent de nier le vécu du patient.

UN VÉCU ESSENTIELLEMENT SUBJECTIF

L'état général et les sentiments des malades et de leurs proches sont conditionnés par le vécu du temps qui mène certains au découragement, d'autres sur des montagnes russes d'espoirs et de revers.

Anne était tellement contente de la rémission de Paul qu'elle voulait croire au miracle. Quand est venue la décision d'arrêter tout traitement, elle était dévastée. La mort devenait le sujet de préoccupation principal de Paul. Pour Anne, elle signifiait son deuil et un avenir peu réjouissant sans son mari.

Chacun réagit à sa manière à la situation et à tout ce à quoi il faut faire face; ce qui aide les uns peut être abhorré par d'autres. Sous l'emprise de sentiments confus, il peut être difficile d'entendre un point de vue divergent qu'on qualifie volontiers de perturbateur ou irrespectueux. Il en découle une souffrance accrue d'isolement, de solitude et d'opportunités manquées.

Quand la maladie devient critique, les priorités peuvent changer. Certaines personnes sont prêtes à tout pour glaner un peu d'espoir et repousser l'inévitable. Elles cherchent à 'gagner du temps'. Pour d'autres, regarder en avant devient primordial. Elles voient une série de tâches à accomplir, parfois dans un certain ordre. Étonnamment, ce qui semble plus facile c'est souvent les questions pratiques: organiser les funérailles, régler la succession, s'assurer que le conjoint peut se servir du lave-linge... Ce qui est reporté ou ce pour quoi l'énergie manque, c'est l'«être ensemble» – plus difficile et moins prévisible – comme partager des émotions et des sentiments ou régler une question en suspens avec quelqu'un.

Les personnes malades et leurs proches ont parfois l'impression que le temps s'est arrêté. Les chiffres de l'horloge perdent de l'importance. La *qualité* du moment présent (*Kairos* – *kairos*) prime sur sa *durée* (*Chronos* – *chronos*). Le *chronos* c'est le tic-tac inexorable des secondes qui passent. Le *kairos*, c'est ce qui 'signifie' ce moment, le sens de ce temps qui passe. Il peut offrir des réponses, dessiner un avenir ou opérer un changement. Peut-être donne-t-il lieu à 'un moment de vérité'? Un malade écrit:

Nous avons tendance à penser en temps linéaire: une chose suit l'autre. Je ne peux plus penser comme ça. À quoi me sert-il de réfléchir en termes du temps conventionnel? Six ou neuf mois n'existent plus pour moi. Alors j'essaie de déchiffrer le monde non plus par le temps mais par l'émotion, par les relations, par les sentiments.¹

Les attentes changent au cours de la maladie. Au lendemain d'une opération, la douleur et la cicatrice dominent l'esprit. Au plus on s'éloigne du diagnostic et du traitement, au plus grandit la confiance qu'on va guérir. Pour d'autres, les attentes deviennent plus adaptées et peut-être plus modestes: il y a une transition de l'espoir de se rétablir à l'espoir d'aller au jardin en chaise roulante, ou de tenir jusqu'au mariage d'un enfant ou tout simplement de connaître un jour sans douleur.

FLEXIBILITÉ ET TACT DE L'ACCOMPAGNANT

Il ressort de ce qui précède que chacun perçoit et accepte la situation à son rythme propre. C'est pourquoi le timing est crucial lorsque nous parlons aux malades. Si nous voulons être centrés sur la personne, nous devons prendre en compte son vécu du temps.

1. GOULD P., 2012, *When I die. Lessons from the death zone*, London, Little Brown, p.134.



Lorsqu'une information difficile leur est présentée, des malades ou des proches peuvent sentir que leur espace vital est violé et ne pas être capable de l'entendre. Certains seront interloqués, angoissés ou dépassés. L'écoute sensible et ajustée du soignant qui connaît ce malade lui permettra de reconnaître le bon moment pour aborder une question délicate et de le faire avec tact et compassion.

La notion et le vécu du temps des malades ont des implications pour l'accompagnement. Quand le pronostic vital est engagé, il se pourrait qu'on manque de temps pour aborder en profondeur des questions personnelles. Encourager la communication et la compréhension au sein de la famille devient primordial. En outre, quand leur fin approche, les patients n'ont plus la force d'entretenir de longues conversations et les rencontres thérapeutiques ont tendance à être plus courtes et plus fréquentes.

Le timing des patients et des familles ne coïncide pas toujours avec celui de l'accompagnant.

Un aumônier était sur le point de quitter le service lorsque Léon, un patient rentrant d'une sortie, l'invita à se rapprocher et demanda tout de go « Qu'est-ce que la mort? »

Ce moment paraissait prématuré pour l'aumônier qui ne voulait pas déranger Léon pensant qu'il devait se reposer. Pour ce dernier, c'était le bon moment pour aborder cette question

importante. Peut-être cette idée lui trottait-elle dans la tête depuis quelque temps, et de voir l'aumônier a permis d'exprimer ce qui le préoccupait?

Les malades n'ont pas besoin d'accompagnement psychospirituel tout le temps et ils n'en ont pas nécessairement envie au moment de la visite de l'aumônier ou du thérapeute. Chaque rencontre est un pas dans l'inconnu. C'est pourquoi un soignant évitera de passer voir un malade juste avant une réunion d'équipe par exemple, de peur d'être entraîné dans une conversation dont le temps ne peut être délimité par des obligations d'organisation ou d'engagements extérieurs à l'ici et maintenant de l'entretien.

Face à des questions et décisions difficiles par rapport à leur travail, leur situation financière, les enfants, le conjoint, la famille élargie et les amis, mais aussi par rapport à leur santé, la douleur, la colère ou l'angoisse, les malades n'ont pas toujours assez de temps pour mener à bien tout ce qu'ils avaient espéré. C'est sans doute ce qui faisait dire à une amie *'Si je ne peux ajouter des jours à ma vie, je rajouterai de la vie à mes jours'*

Catherine Proot

Catherine Proot est psychothérapeute. Elle a publié chez Oxford University Press *Life to be lived. Challenges and choices for patients and carers in life-threatening illnesses*. www.catherineprootphd.com

La musique et le temps

Le temps est, avec le son, le matériau de base du compositeur. Durant des siècles, le temps musical a été basé sur un étalonnage arithmétique dont l'unité était la ronde, d'une valeur de quatre temps.



Source: pxhere.com

LE MÉTRONOME

Quatre temps? Mais que vaut donc un temps? Une seconde? Une minute? Non, en musique, la durée d'un temps dépend du tempo. Celui-ci est mesuré par le métronome: 60 à la noire signifie 60 temps par minute. Dans ce cas, une noire (un temps) équivaut à une seconde. Une musique à 120 à la noire va deux fois plus vite.

LA MESURE

À partir de l'unité (la ronde, quatre temps), le temps musical se décompose en valeurs binaires (la blanche deux temps, la noire un temps, la croche un demi temps, etc.). La division ternaire existe sous forme d'exception (le triolet de croches: trois croches pour un temps), du moins si on est dans une mesure binaire (deux temps ou quatre temps). Mais il existe aussi la musique ternaire, par exemple trois temps pour la valse. Le rythme musical est donc l'expression du temps musical.

LE XX^e SIÈCLE

Mais au XX^e siècle, d'autres conceptions sont nées, d'abord sous l'influence de musiques extra-européennes, comme la musique de Messiaen par exemple. Celui-ci parlait de valeurs ajoutées au moyen de points, ce qui, on le sait, ajoute la moitié de sa valeur à une durée (la blanche pointée vaut deux temps + un = trois temps). Par l'ajout de points à toutes les valeurs, Messiaen parvient à éliminer le sens de la pulsation et de la scansion rythmique, et à établir ainsi une échelle chromatique de durées, ce qui rapproche sa musique de la musique hindoue. Plus tard (les années 50 et 60 surtout), la musique acousmatique, composée directement sur bande magnétique, et de nos jours sur ordinateurs, a utilisé le temps chronométrique, et par ricochet, la musique instrumentale en fit de même. Par exemple, l'américain John Cage, dont certaines compositions ont pour titre leur durée exacte, comme le célèbre 4'33. On est loin du temps psychologique comme chez Beethoven, dont une des grandes forces était la construction dramatique d'un mouvement: on ne s'ennuie jamais, car à chaque moment il se passe quelque chose dans cette musique discursive parfaitement réglée (ses sonates pour piano, par exemple). L'allemand Stockhausen a envisagé, lui, le temps musical comme une succession de moments contrastés et autonomes, dont l'ordre était souvent permutable (comme des mobiles): il parlait alors de forme momentanée. Il y a aussi, depuis les années 70, une forte tendance à essayer d'abolir le temps avec des sons très longs ou répétitifs, afin sans doute d'exprimer un sentiment d'éternité. Cette musique est à écouter en prenant son temps (justement). L'écoute s'apparente alors à la contemplation des nuages qui se déplacent lentement. Différentes conceptions du temps musical donc, autant dire différentes esthétiques.

Dominique Lawalrée



Source: pxhere.com

Le temps du silence

Moins on en parle, et mieux ça vaut

«Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu» (Jean 1, 1). Un Dieu préexistant, qui allait imprégner la Création de son souffle, pour mieux voir apparaître homme et femme auxquels il choisit de s'adresser. Ainsi débute le récit paradoxal d'un Verbe voyageur, 're-révéler' par Jésus-Christ, Parole incarnée. Une histoire qui se construit encore aujourd'hui, par les mots des espérants. Et grâce à la redécouverte d'un silence dans lequel Dieu ne s'est jamais mieux exprimé.



Source : pxhere.com

Dieu ne parle plus, Dieu n'est plus. Voilà ce qu'on pouvait entendre proclamer, même au sein de certaines paroisses, au cœur des années 70. Pourtant, presque un demi-siècle plus tard, Dieu et ses saints font encore les choux gras de campagnes publicitaires, Jésus est encore à la Une de hors-série ou d'encyclopédies, et la foi connaît des formes d'émergence aussi effrayantes qu'encourageantes. Mais le bruit court, les écrans pullulent, le moindre espace de liberté rempli à des fins de comblement. Le silence n'a plus sa place, ni chez les enfants nourris à Gulli, ni chez les adultes abonnés à Spotify.

DIEU TERRIBLE, DIEU PRÉSENT

Il n'y pas si longtemps, Dieu était tout-puissant, surprenait ses fidèles ou frappait l'Égypte. Un visage que le Christ est venu traduire; un Christ du retrait et des chemins, de la prière et du silence qui la sous-tend. Élie déjà l'avait compris: aux signes extérieurs de puissance, Dieu préfère l'intime de la discrétion. À la démonstration, la présence. Aux fracas si proprement humains, le bruissement d'un souffle ténu¹, littéralement un *bruit de silence*². Un silence déjà éprouvé par les Pères, qui y ont vu l'espace conditionnel du déploiement de la Parole, un silence eckhartien³ de l'âme, dans lequel peut prendre naissance le Verbe éternel. «*Écoute, et incline l'oreille de ton cœur*»⁴: voilà le judicieux conseil qu'il devient urgent de mettre en

œuvre, afin que le chaos des commentaires, les chaînes d'assentiments et les procès d'intention démultipliés sur les réseaux restent lettre morte. Réapprenons à nous taire, afin que nous puissions réentendre la voix d'un Dieu plus proche encore que nous le définissons.

TROP DE PAROLES TUENT LA PAROLE

Il y a quelques siècles, à la suite discontinuée des ordres monastiques, les Quakers ont fait l'expérience du saisissant silence de Dieu. En choisissant la radicalité du silence, ils nous ont invités à relire la Genèse; la journée démarre le soir⁵. Et ont montré, comme beaucoup d'autres, qu'une espérance ancrée dans le véritable accueil de Dieu est plus solide et plus engageante qu'une foi qui ne connaît plus de source. Comme nous l'a également rappelé Jacques Ellul, «*la foi attend, reste vigilante, recueille les signes, interprète les plus frêles paraboles, elle patiente à l'écoute du silence, jusqu'à ce que ce silence soit rempli de ce qui lui devient indiscutablement parole de Dieu*»⁶. Ce sera à ce prix que nous pourrons faire nôtre cette *âme de tout apostolat* chère à Maurice Zundel⁷: «*Dieu, moins on en parle, et mieux ça vaut [...] il s'agit de communiquer une Présence qui ne fait pas de bruit, une présence qui est au cœur du silence et que seul le silence peut transmettre*». *Alea jacta est.*

Paul-Emmanuel Biron

1. 1 Rois 19, 11-12, traduction TOB, 2004.

2. Michel Masson, *L'expérience mystique du prophète Élie : Qol DeMama Daqqa*, 1991.

3. *Le silence et le Verbe*, Johannes Eckhart, Sermons 87-105, Seuil, 2012.

4. Premiers mots de la Règle de saint Benoît.

5. *Foi de Quaker à l'huile d'olive*, Éric Callcut, Luc Éditions, 2015.

6. *La foi à l'épreuve du doute*, réédition Table Ronde, 2015.

7. Paris, Le cénacle, 23/01/1966.